

ELLES ONT CHOISI D'ACCOUCHER À LA MAISON

C'est un choix hors norme dans l'Hexagone, où la naissance a quitté les foyers depuis les années 1950. On estime à 2 000 le nombre annuel d'accouchement à domicile volontaires, soit 0,24 % des naissances⁽¹⁾.

Et il est loin de ne concerner que les babas cool. Femmes actives, mères au foyer, intellectuelles ou profondément pieuses... elles nous ont ouvert la porte de leur salle d'accouchement "maison".

“Ce que je voulais, c'est qu'on me foute la paix si je le souhaite.” Ce sont les mots qui viennent à Marion⁽²⁾ pour résumer sa démarche vers l'accouchement à domicile (AAD) pour son troisième enfant.

Elle nous reçoit chez elle, dans un immeuble du quartier de Gerland, à Lyon. Maxime*, 3 mois, est né sur un matelas au sol dans la chambre de ses parents, “la pièce où les voisins risquent le moins d'entendre”. Marion a décidé de fuir l'hôpital et son lot de souvenirs amers.

“Après tout ça, j'ai décidé que, l'hôpital et moi, ça faisait deux”

Il y a sept ans, son premier fils est né par césarienne à la polyclinique des Minguettes, avec une sage-femme “très technique mais pas du tout humaine”. Au bloc opératoire, “elles parlaient chiffons et conflits dans le service”. Marion en est ressortie avec le sentiment d'une “succession d'actes médicaux”. Pour sa fille, peu après, elle a opté pour l'hôpital Saint-Joseph/Saint-Luc. Nouvelle déception : “C'était la relève, il n'y avait personne pour s'occuper de moi. J'ai hurlé que ça poussait, trois personnes sont arrivées en courant.” Quand elle épluche son dossier médical, elle découvre qu'on lui a injecté des hormones de synthèse et lit des commentaires sur ses cris. “Après tout ça, j'ai décidé que, l'hôpital et moi, ça faisait deux. Surtout concernant l'accompagnement.” Le parcours de Marion n'est pas rare. “La plupart du temps les femmes font ce choix parce qu'elles sont très déçues de la prise en charge à l'hôpital,

très directive, très médicalisée. Elles veulent prendre en main leur accouchement naturellement”, résume Marie-Josée Keller, présidente du conseil national de l'ordre des sages-femmes. “En France il n'y a pas d'alternative”, poursuit-elle, faisant référence au projet de maisons de naissance, des lieux non médicaux dédiés à l'accouchement. Aujourd'hui, Marion défend l'accompagnement global, un suivi par la même sage-femme de A à Z. Elle s'est formée comme accompagnante à la naissance, fabrique des bijoux de grossesse en pâte Fimo. C'est Rosèlène Moreau, sage-femme libérale basée à Chamagnieu, en Isère, trente-cinq ans d'AAD derrière elle et quinze à vingt accouchements à domicile assurés par an, qui l'a suivie. “Entre chaque contraction, j'étais zen, raconte Marion. Pour moi, c'était une sécurité médicale si la sage-femme acceptait que j'accouche à la maison. Cela voulait dire que tout allait bien, car elle ne pouvait pas prendre le moindre risque.”

Une pratique dangereuse ?

L'allergie de l'hôpital concerne aussi Véronique, 37 ans, qui nous reçoit avec Soumeiya, 2 semaines, à Saint-Étienne. Nous sommes quatre ans après la naissance de Sihame, 2,6 kg à la naissance, à l'hôpital de la Croix-Rousse. Le bébé avait été classé “petit poids” et un protocole médical s'était mis en route : biberon en complément du lait maternel, pesées fréquentes, etc. Véronique ne comprenait pas : “Je me disais que ma fille était malade.”

Du côté de Bénédicte, l'hôpital inspire méfiance : “Mon mari a passé son temps à signer des déro-



gations”, raconte-t-elle à propos de son premier accouchement, à l’hôpital du Pertuis, dans le Vaucluse. Ex-consultante en informatique à Paris, elle est aujourd’hui mère au foyer à Buis-les-Baronnies, village drômois d’une vingtaine d’habitants. Le couple évite au maximum la médecine conventionnelle et refuse alors les gestes de la maternité, les hormones de synthèse, l’épisiotomie, etc. Les trois enfants suivants naîtront chez eux.

“Il existe un profil d’intégristes de l’accouchement à domicile qui refusent tout l’aspect médical”, s’inquiète Marie-Agnès Cabot, sage-femme libérale refroidie par des couples qui la reçoivent pour

l’accouchement sans avoir préparé le matériel demandé. Basée à Lyon, elle assure depuis dix ans entre vingt-cinq et quarante AAD par an, dans un rayon de cent kilomètres. “Si on ne veut pas de médecin, pas d’examen, je me demande ce que je peux y faire, ce qu’on me fait porter”, renchérit Rosèlène Moreau. Pour ces professionnelles engagées***, l’hôpital est le filet de sécurité en cas de complication. La maternité lyonnaise de la Croix-Rousse recevrait ainsi deux femmes par an en moyenne suite à des complications en AAD, selon René-Charles Rudigoz, coordonateur du réseau de naissance Aurore et chef de service de la maternité. Pour lui, “éta-

blir une collaboration, ce serait cautionner une pratique dangereuse”. À la maternité de Givors, un plateau technique reçoit les sages-femmes comme Rosèlène, avec leur patiente, en cas de besoin.

Une influence venue du Québec

“Ce sont des filles qui ont un niveau intellectuel supérieur à la normale”, remarque le professeur Rudigoz à propos des femmes qui optent pour l’AAD. “Il y a une population qui n’accouche jamais à domicile, ce sont les immigrées fraîchement débarquées. Elles connaissent les risques”, ajoutait-il. Erika, québécoise, a testé le concept de mai-





son de naissance en banlieue de Montréal, avec une sage-femme qui l'a "branchée sur [son] instinct". C'était pour sa première fille, il y a six ans. Quand elle tombe enceinte de la seconde, elle vit à Péage-de-Roussillon, au sud de Lyon. Journaliste radio, comédienne et humoriste, Erika veut aller plus loin : "Dans l'heure où j'ai su que j'étais enceinte j'ai cherché une sage-femme qui accepterait de m'accoucher à la maison." Tant pis si "en France, c'est super mal vu". Lors du suivi à l'hôpital de Vienne, un risque est diagnostiqué. Le gynécologue insiste sur le danger : "Si le bébé fait une jaunisse, il faut qu'il soit vu tout de suite." Elle appelle au Québec : "Madame, ce test-là, on ne le fait même pas chez nous", lui répond le médecin. Sa fille naît à la maison, fin 2010, sur une bande-son, avec des bougies. Pour Erika, les méthodes hospitalières n'ont pas de bon sens : "Est-ce qu'on peut laisser au bébé son odeur et arrêter de vouloir le mettre dans un petit pyjama propre ?" Puis elle mime la descente du bébé, agacée par l'horizontalité qui rassure les équipes médicales : "Il y a une loi qui s'appelle la loi de la gravité !"

L'envie d'un "conte de fées"

Tamara, elle, a décidé de ne pas pousser la porte de la maternité du tout. Psychopraticienne, herbaliste, ses voyages chez les Amérindiens ont renforcé son approche alternative de la médecine. Quand, à 35 ans, elle tombe enceinte près d'Uzès, dans le Gard, "à aucun moment [elle n'a] douté de [sa] capacité à mettre [sa] fille au monde chez [elle]". Un "conte de fées" se forme autour

de la naissance. Car c'est un "mythe familial" : sa sage-femme, Rosèlene, est celle qui a assisté à sa propre naissance ; elle viendra donc, même à trois heures de route depuis l'Isère. Avec "toutes les contre-indications pour accoucher à la maison – un papillomavirus, deux fibromes dont un de la taille d'un œuf, un frère hémophile –, l'hématologue est certain que Tamara fera une hémorragie à la naissance. Pas folle, elle prépare le numéro du Samu, la vasopressine au frigo, et il est convenu que les voisins ont les clés sur le contact prêts à la conduire à l'hôpital, à 18 kilomètres de chez elle, au cas où... Deux tours de cordon autour du cou, sa fille naît dans une piscine gonflable. Et la sage-femme "n'a jamais vu quelqu'un perdre aussi peu de sang", selon Tamara. Pour elle, un "divin", une "force supérieure" l'accompagne, "surtout au moment de l'accouchement". Cet été, Tamara doit accoucher de son deuxième enfant : "J'attends un peu que mon bébé me guide. Je pense que ce sera dans une yourte, sur le terrain de mon père. Je réunirai quelques amies très proches : sage-femme, médecin, psychothérapeute... J'ai envie d'en faire un bel événement."

"Ce n'est pas un acte militant"

Chez Caroline, c'est la possibilité de "tout choisir" qui l'a séduite. Elle mange bio et local. À 34 ans, elle porte une association rurale dont le leitmotiv est : "que les citoyens se réapproprient les questions de société". Caroline vit dans une yourte à Valdrôme (26), avec son ami et leur chien. Ils cultivent le jardin du "moment présent".

"Je réunirai quelques amies très proches : sage-femme, médecin, psychothérapeute... J'ai envie d'en faire un bel événement."

Haut débit et téléphone sont connectés. Pas question de se couper du monde, juste de "se protéger de la société de consommation agressive". Pour sa santé, c'est homéopathie et thérapies alternatives. Caroline sait qu'elle peut compter sur son mental – qu'elle fouille – et sur son corps, qu'elle explore par la marche, le yoga, la danse. Son accouchement, le premier, est prévu mi-mai à Saint-Romans (38), dans une maison que le couple retape. L'objectif : ne pas dépasser les vingt minutes de route jusqu'à l'hôpital de Die, condition de prise en charge par sa sage-femme, Sybille Berresheim. "Par ici, c'est commun. Alors que mes parents, qui vivent dans l'Ain, il a fallu les rassurer. Pour eux, c'est un retour en arrière, avec les dangers que cela implique", confie Caroline. Les amies, les bouquins l'ont portée à réfléchir à la "surmédicalisation" et à l'importance de "responsabiliser la femme, le couple". "Ce n'est pas un acte militant, insiste Caroline, c'est un choix personnel." Pas question de rejeter la maternité de Die, "à taille humaine", sans laquelle l'AAD ne serait pas envisageable et où elle garde la possibilité de "débarquer".



“Ce n’est pas possible qu’un homme me touche, mais ce n’est pas interdit par l’islam”

Proches de la volonté de développement personnel, les religions entrent en jeu. Pas toujours clairement. “Je m’en rends compte une fois que j’y suis”, confie Marie-Agnès Cabot. *Les intégristes musulmanes représentent presque la moitié de mes patientes. Ce sont souvent des jeunes converties.*”

La sage-femme précise qu’elle n’a jamais suivi de famille juive ou issue de secte.

Véronique, 37 ans, nous reçoit en djellaba dans un salon qui a tout d’une classe bilingue franco-arabe. C’est là que l’enseignante fait la classe à ses plus grands. Leur petite sœur, Soumeya, est née deux semaines avant notre visite, dans cet appartement, avant le départ de la famille “à vie” au Maroc, prévu en avril. Véronique trouve dans l’islam les valeurs qu’elle appréciait dans l’Église et se convertit à cette religion, branche salafiste. “Je dois des choses à Dieu”, confie-t-elle. Comme se voiler, prier cinq fois par jour ou respecter le choix de son mari de ne pas croiser la journaliste. Véronique a eu l’idée d’accoucher chez elle il y a trois ans, dans un appartement de Vaise, après avoir trouvé tous les hôpitaux complets. “Aujourd’hui, je me dis : ce n’est pas possible qu’un homme me touche. Mais ce n’est pas interdit par l’Islam”, expose Véronique. Pour l’arrivée de Soumeya, son mari a récité une sourate contre la douleur : “Ça permet de patienter, d’être en relation avec ce qu’on ressent, explique-t-elle. J’avais besoin d’entendre le Coran.” La sage-femme est bloquée sur l’A45. C’est le

mari de Véronique qui récupère le bébé sur le lit, dans leur chambre, alors que les deux grands jouent dans le salon.

Le profil de ces patientes inquiète parfois Marie-Agnès Cabot : “Il y a une catégorie de population qui fait l’école à la maison, avec une désocialisation très importante. J’ai l’impression de cautionner quelque chose qui ne me convient pas.”

“Je suis croyante, mais je n’y pense pas du tout quand j’accouche !”

Clothilde*, la trentaine, est aussi une patiente de Marie-Agnès Cabot. Son troisième enfant, Gabriel*, est né il y a six mois dans la chambre de ses parents, dans un HLM tout neuf, à Vaulx-en-Velin, à cinq minutes de la maternité publique. Enseignante de formation, Clothilde a choisi d’assurer un quotidien rythmé par les tétées, les repas, l’école à la maison (à cause du quartier et de l’Éducation nationale, déclare-t-elle). Mais aussi le catéchisme, la messe du dimanche matin et les prières du soir. “Les petits enfants ont soif de spirituel. Dieu est amour et c’est ce qu’ils vivent”, expose celle qui se définit comme “maman à 100 % et pour toujours”. “C’est plus facile avec la foi”, assure-t-elle, le visage serein. La maison, c’est “le cocon, le lieu d’épanouissement, la source”, décrit-elle, en dépit des déménagements répétés. Ses deux filles, 3 et 4 ans, jouent à la messe dans leur chambre. Son soutien, quand elle accouche, c’est son mari : “Je suis croyante, mais je n’y pense pas du tout quand j’accouche !” Pour la naissance du deuxième, “c’était comme un 25 décembre, le

même émerveillement d’un cadeau tombé du ciel pendant la nuit !” “Il y a le côté un peu crèche, avec l’aspect “Tu accoucheras dans la douleur””, analyse Marie-Agnès Cabot. Une douleur moins inquiétante que la médecine pour Clothilde : “L’hémorragie et la procidence du cordon ne me faisaient pas peur. Mais, à l’hôpital, je craignais d’être reliée à des machines, qu’on me bloque le corps, de subir des extractions instrumentales, la déchirure, les points. En accouchant à la maison, on sait que ça arrive le moins possible.” À la maternité de la Croix-Rousse, l’épisiotomie concerne 20 % des accouchements par voie basse, la césarienne 22 % des naissances, et la péridurale 80 % des accouchements. “Les équipes médicales ont perdu l’habitude d’accueillir la douleur”, admet René-Charles Rudigoz, pas mécontent du silence qui règne aujourd’hui dans son service.

■ ADELIN CHARVET

(1) Estimation du conseil national de l’ordre des sages-femmes pour 2010, qui se situe entre les chiffres donnés par l’Insee et ceux de l’Assurance maladie.

(2) Prénom modifié en raison d’une demande d’anonymat.

(3) Selon le rapport 2011 de la Cour des comptes, parmi les 72 sages-femmes libérales qui déclarent pratiquer des accouchements à domicile, seulement quatre sont assurées. Les assurances refusent de les couvrir.